

extraits intéressants, attestant que c'était normal. J'ai sous les yeux le point de vue exprimé par le secrétaire parlementaire du premier ministre. C'était aussi avant Hellyer. Permettez-moi de lire ce qu'il a dit, car il a pris du galon:

Il était clair depuis un long moment...

Je cite un extrait de *Cité libre* d'avril 1963.

Il était clair depuis un long moment que les U.S.A. n'aimaient pas M. Diefenbaker. Dès les débuts, celui-ci s'était proposé de refaire le Commonwealth et de relâcher un peu les attaches avec les États-Unis... Il avait choisi un ministre des Affaires extérieures qui semblait avoir plus d'amour pour la paix que pour les Américains. Il vendait notre blé à la Chine. Il commerçait avec Cuba.

Cela, les *Hipsters* de M. Kennedy ne pouvaient le tolérer. Le mot d'ordre fut donné. *Diefenbaker must go!*

Ce ne sont pas mes paroles. Ce sont celles d'un monsieur qui, à l'heure actuelle, évolue dans l'ombre du premier ministre. Je continue parce que ces révélations sont vraiment intéressantes. Elles sont honnêtes, car le monsieur en question l'est tout simplement. Il a dit:

Alors quoi de plus tentant et de plus facile pour les Américains...

Ce ne sont pas mes opinions, ce sont celles du secrétaire parlementaire actuel du premier ministre:

Alors quoi de plus tentant et de plus facile pour les Américains que de donner le coup de pouce qui renverserait un gouvernement qui chancelait depuis le lendemain même des élections?

Les circonstances voulurent que ce coup de pouce vint du Pentagone qui exige de M. Pearson qu'il trahisse le programme de son parti...

M. Nielsen: Le vende.

Le très hon. M. Diefenbaker: Ce n'est pas moi qui prononce ces paroles, elles émanaient d'un homme que le gouvernement actuel est allé chercher. Ce n'est pas le seul, mais je ne veux pas parler de tout en un seul jour! (*Exclamations*) Mais, monsieur le président, je veux qu'on sache bien à quoi s'en tenir pour qu'il n'y ait aucun malentendu. Il a dit:

Les circonstances voulurent que ce coup de pouce vint du Pentagone qui exige de M. Pearson qu'il trahisse le programme de son parti, en même temps que l'idéal avec lequel il s'était toujours identifié. Les bailleurs de fonds promirent d'être munificents.

Je n'ai pas dit cela. Nous le savions, mais la corroboration s'imposait:

Les bailleurs de fonds promirent d'être munificents.

M. Nielsen: Voilà la raison.

Le très hon. M. Diefenbaker: C'est une révélation, monsieur le président.

Et le *Gallup* démontra qu'une politique pro-nucléaire ne rebifferait pas une majorité des électeurs. Le pouvoir s'offrait à M. Pearson, il n'avait rien à perdre, fors l'honneur.

Monsieur le président, voilà les paroles d'un observateur perspicace. Puis il termine en disant:

Il le perdit. Et son parti tout entier le perdit avec.

Voilà une déclaration renversante. Puis, à nouveau, dans le numéro d'avril 1963, on trouve ceci:

Je ne me souviens pas d'avoir vu, depuis que je regarde la politique, un spectacle plus dégradant que celui de tous ces libéraux qui ont reviré capot à l'unisson avec le chef, lorsqu'ils y ont vu une chance de prendre le pouvoir...

La tête du troupeau ayant indiqué la voie, la suite se déroula avec l'élégance du bétail qui se bouscule vers la mangeoire.

(*Exclamations*). Voilà une révélation stupéfiante, mais je ferai bel et bien remarquer à certains sycophantes d'en face qu'elle montre le chemin de la puissance et des honneurs. Je poursuis, monsieur le président, car il y a d'autres déclarations à faire. En voici une autre:

Les événements des derniers mois ont au moins un avantage.

Ce passage aussi provient du numéro d'avril:

Ils nous permettent de prendre conscience, avec une acuité particulière, de la décadence de la pensée politique.

C'est un sujet qui intéressait aussi le député. Il était justement de ceux dont la pensée politique avait subi une transformation qui défie toute description. Poursuivons:

Mais ce dont on ne s'est peut-être pas assez rendu compte, c'est le degré de pourrissement intellectuel où cela achève de nous mener. Or, voici que M. Pearson et le parti libéral se chargent de nous le faire voir à tout coup: les questions les plus graves n'ont pour eux que l'importance des votes qu'elles entraînent;...

L'hon. M. Monteith: C'est typique.

Le très hon. M. Diefenbaker: Le ministre expliquera peut-être la modification radicale de sa pensée:

...et il ne semble plus y avoir dans ce parti un seul homme pour qui les principes importent plus que la puissance politique.

Ce sont des paroles vigoureuses mais honnêtes de la part d'un observateur honnête. Il poursuit ainsi:

Ainsi la philosophie politique du parti libéral est fort simple «Dites n'importe quoi, pensez n'importe quoi; ou encore mieux, ne pensez rien du tout; mais mettez-nous au pouvoir parce que c'est nous qui pouvons le mieux vous gouverner.»

Voilà une révélation époustouffante, car elle indique les conclusions tirées par un observateur honnête d'après des révélations, dans tout leur contexte, provenant de déclarations récentes. Puis on lit:

Je me souviens bien des Libéraux fédéraux de 1957. C'étaient des cyniques qui croyaient que le